

BERNARD MONTORGUEIL



Dressage

suivi de

UNE BRUNE PIQUANTE, LES QUATRE JEUDIS, BARBARA

EXTRAIT

DOMINIQUE LEROY EBOOK

Dans la même collection :

Chez la même editrice, ouvrages disponibles en version numérique ([cliquer sur le lien pour atteindre les fiches des ouvrages](#)) :

Présenté par Robert Mérodack
[Carlõ, Recueil de dessins](#)

Bernard Montorgueil
[Les Quatre Jeudis suivi de Barbara](#)
[Dressage suivi de Une Brune piquante](#)

Rojan [Feodor Rojankovski]
[Idylle printanière](#)

Bernard Montorgueil

DRESSAGE
suivi de **LES QUATRE JEUDIS,**
UNE BRUNE PIQUANTE,
BARBARA

*Les Jardins des Délices et des
Supplices, édition intégrale*

Collection Vertiges Souvenirs

DOMINIQUE LEROY ebook

Collection créée par Robert Mérodack

Textes et illustrations de Bernard Montorgueil

Si vous désirez être tenu au courant de nos publications, il vous suffit de nous adresser un courrier électronique à l'adresse suivante :

email : contact@dominiqueleroy.fr

Site internet : <https://www.dominiqueleroy.fr/>

Ce livre numérique est une création originale notamment protégée par les dispositions des lois sur le droit d'auteur. Il est identifié par un tatouage numérique permettant d'assurer sa traçabilité. Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article L. 122-5, d'une part que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (Article L. 122-4) Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

All rights reserved. No part of this book may be reproduced in any form, by any means, without the prior written consent of the publisher.

© 1979-2019 by Éditions Dominique Leroy, Paris, France pour l'édition papier.
ISBN 2-86688-097-8

© 1997-2019 by Éditions Dominique Leroy, France pour l'édition numérique
ISBN (Multiformat numérique) : 978-2-37433-195-9

Date de parution, quatrième édition numérique : mars 2019

DRESSAGE



Les rites de l'hommage avaient été accomplis et l'interrogatoire éducatif venait de commencer. Mais l'élève-esclave, la gorge serrée, n'arrivait pas à répondre. Redoutablement calme, la voix du Maître insistait :

— Pourquoi es-tu si angoissé, mon garçon ? Tu n'as pas commis de faute, que je sache ? Je ne t'ai annoncé aucune punition particulière. Alors ?

Une fois encore l'élève-esclave ouvrit la bouche, mais il ne put articuler un mot. Renonçant, il baissa la tête. Ses mains qui pendaient, tremblaient un peu.

— Eh bien ? J'ai posé une question, il me semble. J'attends !

C'était souvent ainsi au début d'une séance. Aussitôt qu'il s'agenouillait, ignorant de l'humeur où serait le Maître, incertain de ce qu'allaient être ses exigences ou ses cruautés, toute volonté s'annihilait en lui, absorbée comme eau sur le sable par la personnalité puissante qui le dominait. Dans ces minutes, à peine gardait-il la force d'obéir – par réflexe – à des ordres, mais presque jamais celle de répondre à des questions. Seul le fouet parvenait à briser cette anxiété paralysante, atroce et délicieuse à la fois. Et c'est pourquoi, tout en appréhendant les

premières cinglées, quelque chose en lui les attendait, un peu comme une libération. Mais, pour l'instant, rien encore n'en présageait la venue.

— Tu as de la chance, reprit le Maître. Il y a des jours où je t'aurais déjà tordu un peu les seins pour délier ta langue ! Mais, quand même, n'abuse pas de ma patience, le vent pourrait tourner... Et cesse de trembler comme ça ! C'est absurde. Je parie que ta poitrine est en sueur. Une dernière fois je te le demande : pourquoi es-tu si angoissé ? Réponds !

Dans un suprême effort le malheureux balbutia :

— Je... je ne sais pas.

— Ah, tu ne sais pas ! Et tu ne sais pas non plus que je n'admets pas ce genre de réponse ? Dis ! Le sais-tu ? Approche !

Dès que l'élève fut à sa portée, la main du Maître se posa sur le pantalon, très exactement sur les organes et sans déboutonner, elle tâta.

— Naturellement, tu es en érection ! Sans ordre ! C'est pour ça que tu tremblais, imbécile ! Au lieu d'avouer et de t'excuser ! Je t'aurais sans doute pardonné, aujourd'hui. Et depuis quand bandes-tu comme ça ?

— En... en entrant Maître.

— Ah oui ! Sans permission... dès que tu m'as vu ! Insolent ! Je vais t'apprendre, moi ! Debout ! Et mets-toi nu ! Je te donne cinquante secondes.

Fébrilement, l'élève-esclave obéit. Avec maladresse, tandis que la voix du Maître, inexorablement, comptait, il s'affairait. Mais il n'eut pas le temps d'achever. Comme il défaisait sa cravate le Maître se leva et vint lui palper les fesses. Elles se crispèrent. Énervé sans doute par cette réaction, le Maître releva



— Lève les bras !

vivement les pans de la chemise et les coinça dans le col. Puis il prit sur la table un gros martinet

— Lève les bras !

Empoignant d'une main le membre en érection, de l'autre il brandit l'instrument et à toute volée l'abattit sur la croupe. Le sursaut de l'esclave fut naturellement maîtrisé par l'immobilisation de sa verge. Déjà une deuxième cinglée mordait la tendre chair... Il eut un cri étouffé. Puis une troisième... puis cinq autres... Puis encore cinq, irrégulièrement espacées. Puis deux très fortes, sans intervalle. Après quoi, jetant son martinet, le Maître retourna s'asseoir. L'élève-esclave commençait à frotter ses fesses en gémissant, puis, se rappelant soudain la règle et effrayé que son geste pût être jugé tardif, il se jeta aux genoux du Maître et lui baisa la main.

— C'était temps, mon garçon ! J'allais avoir à recommencer. Et c'aurait été vingt coups cette fois, dix pour le manquement, dix pour m'avoir dérangé. Mais ne parlons plus de ça. Maintenant, fais-moi ton rapport sexuel. Et d'abord : qu'y a-t-il eu de marquant à ta dernière leçon ? Quand était-ce ?

— Il y a... onze jours, Maître.

— De quoi te souviens-tu particulièrement ?

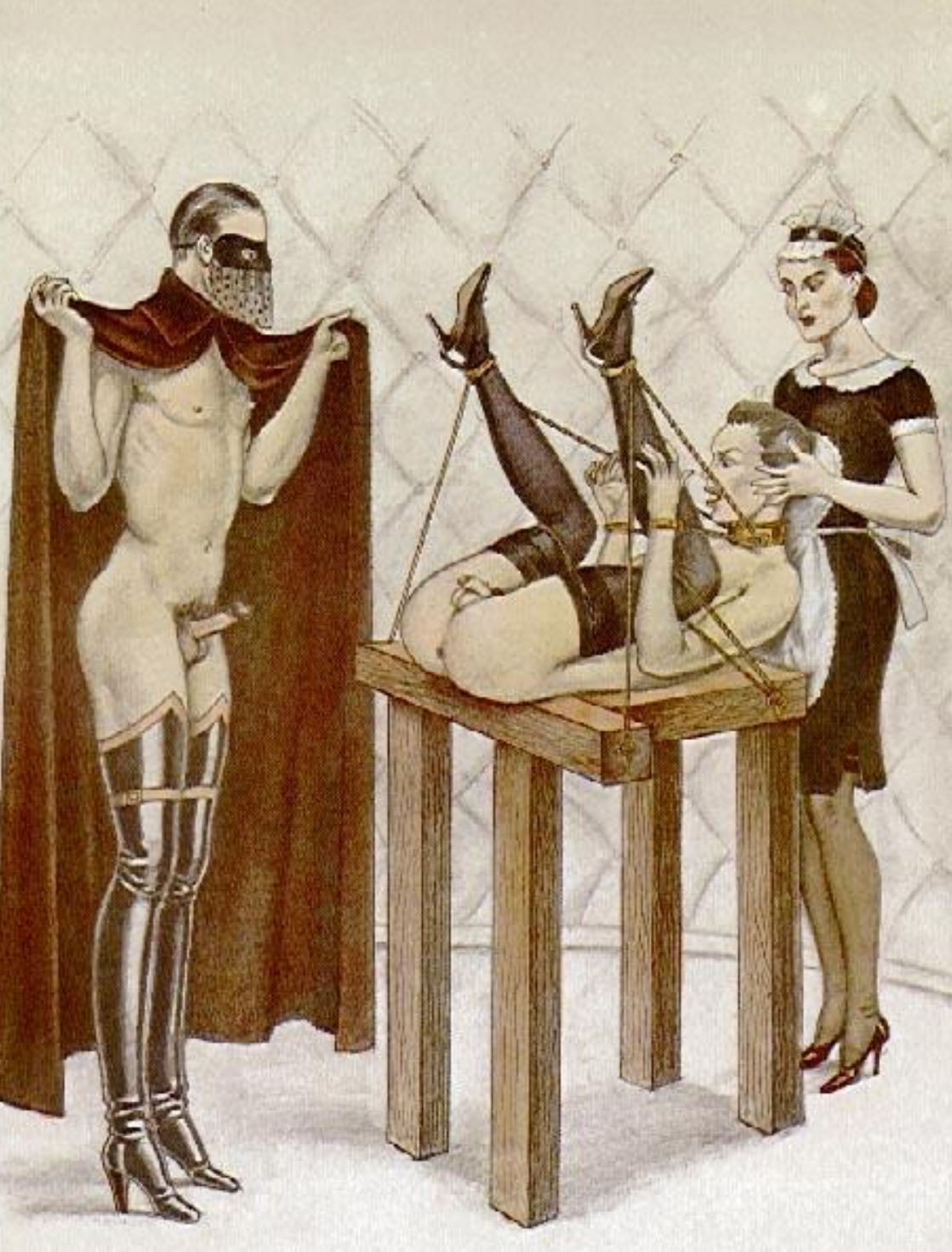
— Vous m'avez fait une lecture, avec des images. C'était très...

— Très éducatif, disons. Tu y as repensé ?

— Oh oui, Maître.

— Bien. Tu auras la suite. Et puis quoi encore la dernière fois ?

— Vous m'avez attaché sur le divan, les yeux bandés, vous m'avez enduit le membre d'un onguent extraordinaire. Et vous m'avez manipulé longtemps... longtemps en me défendant de jouir. Et vous me.../...



— Celle du premier jour où vous vous êtes montré nu...

LES QUATRE JEUDIS

I

Une minute de plus, et, dans son rêve, Jean-Louis allait éjaculer ! Sur ses reins une femme masquée se tenait debout et voilà qu'elle prétendait l'obliger à marcher ainsi ! C'était délicieux mais bien pénible. Il bandait terriblement. Il n'en pouvait plus. Pourtant il n'éprouvait à ce jeu aucune surprise, car, dans ce groupe étrange où il se voyait figurer comme une monture, il reconnaissait une photo aperçue la veille dans un magazine et qui l'avait troublé. Seulement, au lieu d'une cavalière inconnue, il savait fort bien qui, maintenant, le chevauchait : quoique parée du costume ancien de la photo, c'était son très moderne béguin, sa première « aventure », son grand espoir, la belle Madame de Varennes qu'il portait. Pourvu qu'elle ne le voie pas bander sous elle comme il fait ! Ni surtout éjaculer, si ça arrive... Le poids chéri devenait voluptueusement intolérable. Cependant, comme ne s'apercevant de rien, elle ordonnait d'avancer encore ! Il fallait absolument obéir. Jean-Louis fit donc un suprême effort... et s'éveilla.

Il se trouvait couché à plat ventre, toutes ses couvertures en tas sur lui et sa verge en érection prête à décharger. Fichtre, ce n'eût pas été le jour ! D'un saut il sortit du lit et alla se fourrer la tête dans son lavabo. Moyennant quoi, de justesse, L'accident fut évité.



Il fallait absolument obéir.

À ce moment neuf heures sonnèrent et Jean-Louis revint tout à fait dans la réalité. Il constata que s'il voulait avoir une chance d'apercevoir, non plus en rêve cette fois mais pour de bon, au Bois, la belle cavalière qui depuis des semaines l'obsédait, il devait se hâter. Il avait — à lui tout seul, c'est vrai ! — pris avec elle rendez-vous pour ce matin car il avait décidé qu'aujourd'hui enfin il lui demanderait la permission d'aller lui rendre visite chez elle. Et bien entendu, il ne doutait pas que, dès cet après-midi, on l'accueillerait...

En se rasant (ce qu'il ne faisait encore que tous les trois ou quatre jours) il se remémorait son « aventure ». Peu de choses, peut-être, mais quand même tellement ! Sa rencontre, un matin, juste comme il sortait de la maison pour aller au lycée, avec une belle cavalière à pied. L'irrésistible attrait qu'avaient eu sur lui ce costume et cette allure. La griserie de suivre l'inconnue. L'entrée de celle-ci dans un manège. L'attente incertaine et troublée dans la rue, longtemps prolongée malgré l'heure qui tournait et toutes les histoires que cela ferait s'il manquait la classe. Puis le choc, quand elle était ressortie à cheval, hautaine, merveilleuse, et si impressionnante qu'il était resté là, médusé, sans oser faire un pas. Lorsqu'elle avait disparu, il s'était enfin sauvé, emportant comme un trésor la certitude qu'il trouverait le moyen de la revoir. Et, de fait, non seulement il l'avait revue, mais la fois d'après, il avait réussi à la suivre jusqu'au Bois. Ensuite, il avait appris à connaître ses chemins, et ainsi parvenait-il à la joindre presque toujours. Bien entendu il ne pensait plus qu'à elle. Elle, de son côté, l'avait sans doute remarqué. Deux ou trois fois elle lui avait souri. L'autre jour, même, elle l'avait appelé pour lui

demander son nom, et, quand il l'eut dit, elle avait ri et l'avait renvoyé en lui tendant à baiser sa main gantée. Enfin, dimanche dernier — stupeur ! — il la retrouvait dans le salon familial où ses parents, en faisant une drôle de tête, la lui nommaient comme sa Tante. Elle n'avait risqué aucune allusion à leurs rencontres, mais, pendant quelques minutes où l'on avait dû les laisser seuls, elle s'était montrée si provocante que, depuis lors, les désirs les plus indécents ne cessaient d'obséder le garçon. Et ce matin, rien qu'en repensant à ce rêve où elle le chevauchait, il sentait son membre grossir de nouveau. Pourvu qu'avec ce stupide retard il ne la manque pas aujourd'hui !

Il la manqua. À vrai dire, il l'aperçut, mais de loin, et bien qu'il eût couru par une traverse, il ne put la rejoindre. Ce contretemps, bien entendu, exaspéra son envie. L'idée de remettre à huitaine ses espoirs lui parut inconcevable et il décida — tant pis ! — que, Sans l'avoir demandé, il tenterait sa chance après déjeuner. On verrait bien ! Ainsi, dès ses débuts, se conformait-il sans le savoir au vieux proverbe arabe : « Tout homme qui bande marche derrière ses couilles ».

Vers deux heures, donc, après avoir, devant la porte de la bien-aimée, vérifié une fois de plus sa cravate et tiré sur ses manchettes — dix-sept ans ! premières armes ! — Jean-Louis avait sonné. Une femme de chambre grande et brune vint ouvrir.

— Est ce que Madame de Varennes est là ? Je suis son neveu Jean-Louis. Si je ne la dérange pas...

La femme de chambre le toisa, ce dont il se sentit très intimidé, puis répondit brièvement :

— Je vais voir.

Et elle l'introduisit dans un petit salon. Quelques minutes après, Madame de Varennes entra.

— Tiens ! Jean-Louis qui fait des visites aux dames, maintenant ! Hé bien, tu ne sais pas baiser la main ?

— Oh, ma Tante, pardon ! Je n'ai pas beaucoup l'habitude. Je me suis permis...

Elle s'était à demi assise sur le coin d'une table et souriait.

— Tu as très bien fait. Mais c'est égal, tu ne perds pas de temps ! Officiellement, il me semble, nous nous sommes vus dimanche pour la première fois, et tu viens déjà me rendre ma visite... Enfin, la visite que j'ai faite à ta famille ! Je suis très flattée. Ou, peut-être, tu viens de leur part ?

— Oh, non, ma Tante, c'est moi tout seul. Je passais dans votre quartier par hasard, et je me suis dit...

— Ne mens pas. Le hasard n'y est pour rien, pas plus que dans tes petites excursions au Bois. Depuis dimanche, tu ne penses qu'à cette visite !

— Oh, ma Tante, comment le savez-vous ? C'est vrai.

— Pour ce mensonge, mets-toi tout de suite à genoux, ici devant moi. Je décide que tu mérites deux gifles. Tu vas les avoir.

— Mais, ma Tante...

— Jean-Louis, quand on est chez une dame, on ne discute pas ses ordres ! Aurais-tu peur ? Allons, à genoux, dépêche-toi... Bien. Et tes mains croisées dans ton dos. Là... Et regarde-moi. Voici... une gifle...

— Oh...

— ... et une autre gifle !

— Oh...



C'est comme un loup, n'est-ce pas ?

— Baise ma main, à présent... petit imbécile... et souris ! Si ce sont les premières que tu reçois, ce ne sont sûrement pas les dernières. Et maintenant, relève-toi. Ou plutôt non ! Assois-toi donc par terre, à mes pieds, comme l'autre jour, tu te rappelles ? Je suis sûre que tu en as gardé un bon souvenir, de ces cinq minutes, quand je t'ai fait mettre comme ça devant moi, quand nous sommes restés seuls. Tu avais l'impression que tu faisais la cour à ta tante, hein, comme un joli page ! Tu étais animé, un peu rouge, moins qu'aujourd'hui, quand même, mais aujourd'hui c'est à cause des gifles. C'était si drôle ! Tu ne savais jamais où regarder : ou mes yeux qui faisaient baisser les tiens quand tu les levais... ou mes jambes que tu trouvais bien près de toi !

— Vous avez vu tout ça, ma Tante ?

— Il paraît, puisque je te le dis !

— Vous aviez de si jolis souliers, avec des talons tellement hauts ! Je n'en avais jamais vus de comme ça, ni surtout si près. Et ceux que vous avez aujourd'hui sont encore plus fins et plus jolis, je crois. C'est comme un loup, n'est-ce pas, ici ? Ça fait un effet tout drôle de regarder ce loup sur votre pied...

— Tu as bon goût, petit. Et bien, puisque c'est ainsi, je te permets de le baiser, ce joli soulier.

— Oh... je n'ai jamais... Mais tout de suite, je veux bien...

— Non, pas celui-là. Baise mon pied qui est par terre. Prosterne-toi tout à fait. Voilà... Reste ainsi un moment. Fais-moi sentir ton haleine à travers le cuir. Sens-tu comme il est parfumé ? Respire bien... Là... Relève-toi maintenant et baise l'autre pied de ta Tante. C'est cela... Assez pour cette fois... Et, à présent, rassois-toi comme tu étais et raconte un peu.

UNE BRUNE PIQUANTE



— Moi, dit-elle, ce que j'aime vraiment, c'est de piquer. C'est ce qui m'excite le plus.

— Plus que de fouetter ?

— Oui. Oh, bien entendu, je fouette aussi avec plaisir. Mais pour moi, rien ne vaut une belle séance de pointes. Là, tu comprends, j'ai une sensation directe, l'aiguille que j'enfonce, la chair qui se contracte sous ma main, le cri que je déclenche et que je prolonge comme je veux. Souvent, rien qu'en le faisant ou en regardant faire, je jouis ! Tout à l'heure, tu verras. Quand je lui en aurai mis encore une vingtaine, à ton pensionnaire, ça m'étonnerait bien si...

Et, sans finir sa phrase, Madame d'Allervo serra nerveusement ses belles cuisses l'une contre l'autre.

— Déjà, dit Agnès en riant !

— Que veux-tu, d'en parler en même temps, ça me fait encore plus d'effet. Tiens, regarde. Celle-ci, je vais l'enfoncer d'un seul coup, pour commencer... Tu vois comme il se tord ?... Et puis lentement, maintenant, jusqu'au bout. Je la sens qui avance dans sa chair... Je force... je force encore... c'est bon, tu sais !

— Quelle raffinée tu es !

— Pourquoi pas ? Mais ce qui est dommage, c'est qu'ici on ne peut pas le laisser crier. Ça manque. Un de ces jours, il faudra que tu viennes à la villa. Là, je suis installée. Pas besoin de bâillon. Je te ferai essayer... Tiens, regarde encore. Avec celle-ci, sans entrer, je vais lui faire des tas de petites piqûres, toutes rapprochées... et puis un peu plus fort... et encore un peu... Regarde bien ses muscles; moi je les sens... Maintenant je vais m'arrêter pour qu'il attende. Tu vois comme il reste contracté ?... Oui, mon garçon, patience ! Je recommence tout de suite. Tiens... je pose encore...j'appuie un peu... et cette fois j'y vais !

Le malheureux eut un sursaut et gémit sous son bâillon.

— Chérie, tu as vu ? Ce bond qu'il a fait ! Ah, je viens seulement de commencer et je suis déjà toute mouillée...

— J'avoue que c'est excitant à voir, dit Agnès. Comme tu dis, ce contact direct...

— Bien sûr ! C'est merveilleux. Et puis il y a ces réactions que tu obtiens et que tu diriges comme tu veux ! Tu verras, chez moi, je te montrerai. J'ai des tas d'instruments exprès, tous les claquoirs à aiguilles, naturellement, et les rouleaux cloutés, mais aussi un



Tu vois comme il reste contracté ?

BARBARA

C'était près de Hambourg, la ville du monde où fleurissaient le plus librement le plus de passions étranges, dans cette célèbre « Maison des Amazones » que dirigeait Frau Doktor Gutlieb. Venues souvent de fort loin, là se rencontraient, lesbiennes ou non, toutes sortes de dominatrices férues de cruautés perverses ou amateurs de plaisirs raffinés. Quels que fussent leurs goûts, elles se savaient assurées d'y trouver, toujours disponibles pour les satisfaire, un choix d'esclaves bien dressés et d'une parfaite qualité. En effet, sauf quelques jeunes garçons « pensionnaires », momentanément séquestrés sous des prétextes éducatifs, les esclaves qu'on trouvait dans la maison, en faisaient volontairement partie ou s'y rendaient de leur plein gré. Tel, par exemple ce Karl P..., fils d'un haut fonctionnaire de la justice, masochiste et fétichiste fervent, que cet après-midi là, Frau Gutlieb était en train de présenter à la Princesse von W... Celle-ci, dont un soupçon de sang noir sexualisait étrangement la beauté, n'était en réalité qu'une américaine riche à laquelle le bonheur des temps avait permis de s'acheter pour son titre un authentique vieux prince désargenté. Masquée, bien entendu, Barbara von W... fumait, assise sur le bras d'un fauteuil, dans le bureau de la Directrice et, ayant refusé déjà deux candidats, examinait, d'un regard froid, le bel animal humain qui lui était maintenant proposé.



L'anneau suffit.

— Je prendrai celui-ci, Frau Doktor. Vous pouvez le faire conduire dans le souterrain. Mais ôtez d'abord la chaîne et la laissez. L'anneau suffit.

— Oh, Princesse, je me permets de déconseiller cette imprudence. Il a été parfaitement dressé, mais pourtant...

— Veuillez faire ce que je dis, Frau Gutlieb. Je ne les attache que quand c'est indispensable pour les obliger à tenir une position. Autrement, je préfère les avoir libres devant ma cravache. Vous lui enlèverez aussi cette bête de muselière. J'aime leur parler et qu'ils puissent me supplier. Et, naturellement, les entendre quand ils crient.

— À vos ordres, Princesse.

— Ah, une chose encore ! Sexuellement, je tiens à ce qu'ils aient toute leur force. Voici donc deux ampoules et une seringue. Qu'on lui fasse tout de suite ces deux piqûres. Mes costumes sont là ?

— Oui Princesse, la femme de chambre les a préparés dans le petit salon d'habillage. J'aurai l'honneur de vous conduire dès que...

— Inutile, Frau Doktor, je préfère entrer seule. Simplement, que l'esclave se trouve dans la cage, comme je l'ai dit. Je l'en ferai sortir moi-même. Ce sera bien ainsi. Vous pouvez l'emmener. Je descendrai dans quelques instants.

Et, sans plus regarder le mâle qu'elle venait de choisir, elle se leva, prit sur le bureau une autre cigarette et l'alluma.

Lorsqu'un peu plus tard, Barbara pénétra dans la « chambre de douleur », la première chose qu'elle vit,

***Pour poursuivre la lecture, retourner
sur le site de la librairie numérique pour
télécharger le livre complet.***

Le livre, l'auteur :

Auteur, illustrateur : Bernard Montorgueil
Coloriste : May

Titre : **DRESSAGE** suivi de **LES QUATRE JEUDIS,**
UNE BRUNE PIQUANTE, BARBARA
Les Jardins des Délices et des Supplices, édition
intégrale

La plus délicate représentation du masochisme masculin, sinon la seule.

Voici un exemple rare d'hommes asservis par des femmes, certes hautaines, mais qui ne sont ni des lutteuses, ni des géantes aux charmes agressifs, ni des monstres au sexe incertain. Ici, c'est devant la douceur que succombe la virilité, c'est la grâce plus que la violence qui rend l'humiliation sensuelle.

Le masochisme est un univers d'acteurs. Les personnages des dessins, grâce à des miroirs, sont aussi les spectateurs de leurs figures et tableaux. Par la magie des dessins, des personnages aux mêmes traits et costumes, s'activent simultanément dans des lieux différents qui découplent et écartèlent le texte comme une machine à supplices. Les textes collent aux dessins comme le cuir à la peau.

Tout comme les illustrateurs américains perturberont l'univers de la bande dessinée, dans une

inversion proliférant comme un cancer vigoureux et protéiforme, Bernard Montorgueil profane les illustrations des romans d'amour à l'eau de rose et en appartements, dont il respecte les détails bourgeois de la décoration.

L'œuvre de Bernard Montorgueil, auteur et illustrateur plein de charme et d'audace, commença à circuler sous le manteau dans les années 1950, mais elle date de l'entre-deux-guerres. À la fin des années 1970, nous avons enfin publié « officiellement » ses textes et ses dessins, ce qui leur valut une double page dans *Libération*, le situant ainsi au tout premier rang parmi les illustrateurs érotiques modernes.

Ces quatre nouvelles illustrées ont la séduction des choses disparues, le charme tendre et désuet de la première partie du xx^e siècle.

Pour cette édition de *Dressage suivi de Les Quatre Jeudis, Une Brune Piquante, Barbara*, les planches originales ont été spécialement rehaussées de couleurs selon la longue tradition de l'illustration libertine par May. Orné de 57 planches en couleurs, en hors-texte.

Collection Vertiges Souvenirs, créée par Robert Mérodack. Cette collection de recueils thématiques d'une rigoureuse exigence aborde les grands illustrateurs libertins « en remontant dans le passé ».

Éditeur : Dominique Leroy
<https://www.dominiqueleroy.fr/>

Dressage

L'œuvre de Bernard Montorgueil, auteur et illustrateur plein de charme et d'audace, commença à circuler sous le manteau dans les années 1950, mais elle date de l'entre-deux-guerres. A la fin des années 1970, nous avons enfin publié " officiellement " ses textes et ses dessins, ce qui leur valut une double page dans *Libération*, le situant ainsi au tout premier rang parmi les illustrateurs érotiques du XXe siècle.

Voici un exemple rare d'hommes asservis par des femmes, certes hautaines, mais qui ne sont ni des lutteuses, ni des géantes aux charmes agressifs, ni des monstres au sexe incertain. Ici, c'est devant la douceur que succombe la virilité, c'est la grâce plus que la violence qui rend l'humiliation sensuelle.

Tout comme les illustrateurs américains perturberont l'univers de la bande dessinée, dans une inversion proliférant comme un cancer vigoureux et protéiforme, Bernard Montorgueil profane les illustrations des romans d'amour à l'eau de rose et en appartements, dont il respecte les détails bourgeois de la décoration.

Le masochisme est un univers d'acteurs.

Les personnages des dessins, grâce à des miroirs, sont aussi les spectateurs de leurs figures et tableaux. Par la magie des dessins, des personnages aux mêmes traits et costumes, s'activent simultanément dans des lieux différents qui découplent et écartèlent le texte comme une machine à suppliques.

L'œuvre de Bernard Montorgueil, dont les textes collent aux dessins comme le cuir à la peau, est, sans nul doute, la plus délicate représentation du masochisme masculin, sinon la seule.

DOMINIQUE LEROY Ebook